

Sur le photo-haïku

Revue 575 - v04n4 - Entrevue avec Monika Thoma-Petit par Serge Tomé

Le but est de comprendre l'interaction pour toi entre les deux objets.

Présentation

Originaire de l'Allemagne, je vis maintenant à Montréal. Depuis 2005, j'écris des haïkus, renkus et tankas, le plus souvent en français et occasionnellement en anglais et en allemand. On trouve mes poèmes dans diverses revues spécialisées et dans des anthologies. J'ai co-dirigé l'anthologie de senryûs *Le mendiant... bronzé*, parue sur le site [Haïku sans frontières](#), et un anthologie de haïkus sur Montréal (à paraître prochainement). Sur mon blogue, j'expérimente avec diverses formes apparentées au haïku, dont le haïga.

- As-tu commencé par la photo ou le haïku ?

J'ai découvert le haïku avant de commencer à photographier.

- Comment t'est venue l'idée du haïga ?

Entourée de photographes amateurs depuis mon enfance, je me suis toujours intéressée à la photographie, mais je n'en ai pas fait moi-même avant de recevoir en cadeau une petite caméra numérique, à la Noël 2005. En expérimentant avec cette petite caméra bien modeste, j'ai bientôt eu envie d'associer certains de mes textes à une photo.

Lors de la visite de William Higginson à Québec (en août 2006, si ma mémoire est bonne), j'ai assisté à une de ses conférences dans laquelle il expliquait que les grands maîtres du haïku japonais illustraient déjà leurs haïbuns par des peintures ou des dessins à l'encre.¹ Je me suis dit qu'aujourd'hui, il ferait peut-être des photos ! C'est plus tard seulement que j'ai découvert que le haïga était un genre bien précis dans la littérature japonaise.

- Comment conçois-tu l'interaction entre photo et haïku ? Quel est le lien entre les deux pièces ?

Au début, j'associais simplement une image (une photo, la plupart du temps, et plus rarement un dessin) à un haïku (ou un senryû). Ensuite, j'ai lu un peu, j'ai visité quelques sites internet et je me suis aperçue qu'il semble y avoir certaines règles :

il ne s'agit pas de représenter tout simplement dans l'image ce que dit déjà le haïku. Il faut éviter la redondance, mais il faut quand même qu'entre l'image et le haïku, il existe un lien. Aujourd'hui, j'en suis arrivée à penser qu'idéalement, image et haïku devraient entretenir entre eux une relation semblable à celle qui existe entre deux chaînons d'un renku : il devrait y avoir, en même temps, un lien et un changement de l'un à l'autre. Tout comme dans un renku, les liens et les changements peuvent être de tous ordres : l'image pourrait montrer « the big picture », un genre de « grand angle » ou le contexte général dans lequel se situe le haïku ; ou encore elle pourrait montrer un détail dont le haïku ne fait pas mention, mais qui se situe dans le même « monde », ou qui prolonge le moment capté par le haïku. L'image pourrait aussi simplement se situer dans la même atmosphère que le haïku. Souvent, l'image sert à « planter le décors » et donne une sorte de contexte à l'intérieur duquel le haïku peut se déployer. Je suis bien consciente que je n'arrive pas toujours à la hauteur de cet idéal.

- Fais-tu la photo en pensant au haïku ou l'inverse ? En d'autres termes, le haïku préexiste-t-il à la photo ?

Cette question est vraiment difficile ! Je suis quelqu'un de visuel, beaucoup de mes haïkus ont pour source d'inspiration une image. Je crois que souvent, au moment de la « naissance » d'un haïku, c'est-à-dire, au moment où le haïku existe dans mon esprit à un stade que je qualifierais d'embryonnaire, je vois quelque chose – et si j'en suis consciente et j'ai ma caméra avec moi (ce qui n'est pas souvent le cas), je prends une photo – ne serait-ce que pour me souvenir de ce moment. Il peut arriver que la photo entre plus tard dans un haïga, mais pas toujours. Dans d'autres cas, je cherche parmi mes photos déjà prises une qui pourrait servir pour entrer dans la composition d'un haïga. Il n'y a pas de démarche systématique.

- Ecris-tu des haikus sur base de photos anciennes ?

Il me semble que non. En tout cas, pas dans le sens où une photo ancienne ferait « naître » un haïku. Ce sont toujours des expériences « réelles », présentes ou passées, qui suscitent les haïkus dans mon esprit, pas des photos. Mais il arrive qu'une photo déclenche un souvenir d'une expérience qui fait alors à son tour émerger un haïku.

- Pourrais-tu écrire un haïku sur n'importe quelle photo ?

Non, certainement pas. Et encore moins à partir d'une photo que je n'ai pas prise moi-même. Il me faut, pour l'écriture d'un haïku, une expérience concrète, personnelle (qui pourrait aussi, à la limite, être le récit d'une expérience de quelqu'un d'autre). Une photo, même une très belle photo (comme, par exemple, les photos du photographe Vincent Munier que j'admire beaucoup et qui me

touchent profondément) n'a pas cette force d'évocation pour moi – en tout cas, je le crois.

- Le haïku a-t-il changé ton regard de photographe ?

C'est difficile à dire - j'écrivais déjà du haïku au moment où j'ai commencé à photographier. Mais puisque je suis consciente du fait que le haïku a changé mon regard sur le monde et sur la vie, je présume que sans le haïku, mon regard de photographe ne serait peut-être pas le même. Mon intérêt pour les détails, pour les petites choses qui passent souvent inaperçues, pour ce qui est un peu abimé, vieillot, qui a vécu, qui est marqué par l'usure ... (ce que les Japonais appellent, je crois, le wabi sabi) – ou pour ce qui est insolite, l'art populaire, subversif, certains traits de la vie urbaine - ...peut-être que cela n'intéresserait pas autant mon œil de photographe sans mon intérêt pour le haïku.

- 1 C'est aussi à cette occasion-là que j'ai pris conscience du fait que l'exigence de « l'autonomie » du haïku, c'est-à-dire la qualité présumée qui ferait en sorte que le haïku puisse « se tenir debout tout seul », autrement dit, qu'on doive l'écrire de manière à ce que le lecteur n'ait pas besoin de rien d'autre en dehors du haïku pour le comprendre, ne se justifie peut-être pas vraiment à partir de la pratique d'écriture de Basho, par exemple. Pour beaucoup de haïkus japonais, on a besoin d'un minimum de contextualisation pour les comprendre. La partie de prose d'un haïbun – illustré – remplit justement cette fonction de contextualisation.